

Lettres québécoises

La drôle de guerre des Roumains : *L'Étrange Destin d'Émilia* de Michel Solomon / Michel Solomon. *L'Étrange Destin D'Émilia*. Montréal, Québec/Amérique, 1984, 329 p

Gilles Pellerin

Numéro 34, été 1984

URI : id.erudit.org/iderudit/39538ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (1984). La drôle de guerre des Roumains : *L'Étrange Destin d'Émilia* de Michel Solomon / Michel Solomon. *L'Étrange Destin D'Émilia*. Montréal, Québec/Amérique, 1984, 329 p. *Lettres québécoises*, (34), 12–13.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Roman

par Gilles Pellerin

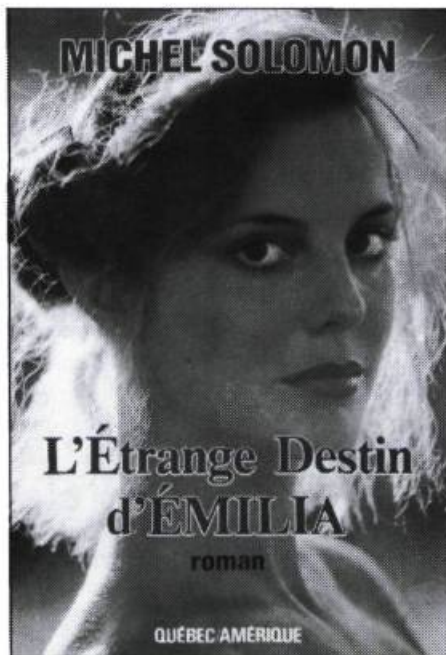
La drôle de guerre des Roumains

L'Étrange Destin d'Émilia

de Michel Solomon

La Deuxième Guerre Mondiale est un phosphore irradiant qui continue de hanter l'imagination. Pour toutes sortes de raisons parmi lesquelles il faut certainement inclure l'actuelle guerre froide et les événements de Pologne et du Liban, on assiste à un regain d'intérêt des écrivains et des historiens pour cette période qu'il n'est pas possible de qualifier sans verser dans l'euphémisme. Il suffit de consulter les catalogues récents des éditeurs français (et je ne parle pas des éditeurs et producteurs de téléfilms aux États-Unis) pour constater qu'une partie de la vague rétro y a trouvé sa pâture. Il est indéniable que le cadre géo-historique offre des perspectives dramatiques immenses¹, notamment dans l'optique de ceux et celles qui préfèrent écrire ou lire des romans ayant une apparence crédible d'assise réaliste, de prise à même la réalité.

Il va de soi que la littérature québécoise n'a pas donné de la guerre le même reflet. Les romans de guerre les plus percutants à avoir été publiés ici ne se sont pas attachés au tumulte européen ou au placide sacrifice des kamikases mais plutôt à l'onde de choc ressentie de ce côté-ci de l'Atlantique, de ce côté-ci de l'industrie de guerre, du côté de la Florentine de *Bonheur d'occasion*, par exemple. Cette différence de point de vue, selon qu'on envisage la guerre près ou loin de la mêlée, me semble tenir dans ce que, dans *Bonheur d'occasion* comme dans les conversations, l'on appelait la *ligne Imaginot*, c'est-à-dire un trait discontinu sur les cartes, trait mythique de l'invincibilité détruite, ligne quasi imaginaire quand on ne l'a vue qu'en parole.



Il a fallu attendre la génération de ceux qui comme Alice Poznanska-Parizeau, Georges Savaria, Sigmund Rukalski et Michel Solomon avaient fait leur éducation politique dans l'Europe déchirée des années Trente et Quarante pour que notre littérature investisse ce lieu thématique de façon significative (assez en tout cas pour qu'on reproduise certaines de ces oeuvres en feuilleton dans les quotidiens). Michel Solomon est né en Roumanie et se trouvait à Londres, comme correspondant de presse, au moment où la guerre est déclarée. Volontaire dans l'armée britannique, il est dirigé sur le Moyen-Orient et l'Afrique orientale comme le seront les héros de *L'Étrange Destin d'Émilia*², son plus récent roman.

Dans l'argumentaire de vente de la couverture verso, l'éditeur a cette phrase

un peu curieuse pour résumer l'intrigue, phrase que je suis tenté de qualifier de tautologique: «*L'Étrange Destin d'Émilia* relate l'histoire d'une jeune Roumaine dont les parents ont été tués par l'invasion nazie et qui, impuissante à dominer les événements, verra sa vie lui échapper totalement. Étudiante à Jérusalem, elle tombera amoureuse de Victor, mais le destin impitoyable les séparera. Arrachée à la mort par James, elle le suivra en Angleterre mais, une fois encore, c'est le destin qui aura le dernier mot». Si je parle de tautologie, c'est d'abord pour souligner que la cruauté du *destin*, dont on conviendra dès la lecture de l'argumentaire, est un allant-de-soi dans un roman au titre aussi affirmé. D'autre part, il me semble inutile de préciser que le destin a le dernier mot. Dans la mesure où on le fait intervenir, il l'a forcément. Et le premier. Et tout ce qui loge entre l'alpha et l'oméga des romans et des vies.

Cet effet de surenchère, contestable à mon sens, rend pourtant fidèlement compte du roman. En effet, les personnages (essentiellement Émilia Zaban, Victor Beleanu son premier fiancé et Titu Negrei ami de Victor) sont conscients d'être les jouets de *circonstances absurdes* (voir plus particulièrement les pages 195-197 et 281-282 où la chose est traitée explicitement non seulement par la narration mais aussi par la partie dialogique). Contre ces absurdités, Victor est tenté d'engager le combat alors qu'Émilia, plus cruellement éprouvée, choisit la résignation et l'attachement à James Fitzgerald, officier de bonne famille toujours prêt à veiller sur elle.

On devinera que cette période trouble favorise de telles circonstances et multiplie les embûches. Par exemple, on n'est pas totalement maître de ses allées et venues quand on est enrôlé et il survient des affectations brusques qui mettent des centaines de kilomètres entre les amants désespérés. À cela s'ajoutent des éléments qui évoquent irrésistiblement les intrigues mélodramatiques: hostilité du frère pour les amours d'Émilía avec un *goy* (Émilía est juive), ce à quoi répond celle de la belle-mère Fitzgerald déçue du petit mariage de son petit James; tourment d'Émilía entre deux amours, entre passion et reconnaissance; avortements honteux (Émilía) et même tragique (Madeleine, l'amante de Titu); accouchement fatal d'Émilía à la suite d'un évènement; amnésies passagères; coïncidences parfois heureuses, parfois moins (ainsi le frère d'Émilía participe à l'assassinat d'un haut diplomate à qui James est à ce moment-là attaché); cadeau maléfique qui «cause» la mort de Jenny l'*infirmière angélique* (p. 157); faux télégrammes; amitiés utiles; scène de paons d'un nabab indien et de Victor pour les beaux yeux verts d'Émilía dans une salle de danse et riposte vive du fiancé outragé.

Ces éléments dramatiques sont servis par des phrases prévisibles et parfois primesautières par lesquelles on constate une fois de plus que l'amour se mesure au cardiomètre et les désespoirs aux évènements. Les accès de larmes d'Émilía sont tout aussi fréquents:

Elle prit un petit miroir dans son sac militaire et s'examina sans indulgence. Elle se trouvait affreuse et bien vieillie et, une fois de plus, elle fut prise de sanglots convulsifs. Elle n'arrivait pas à se calmer et décida de sortir de cette salle. Dans l'entrebâillement, elle se cogna contre un officier [...]. Le petit mouchoir d'Émilía étant trempé, il lui tendit le sien, le plus naturellement du monde. (p. 127-128).

Dans la chaîne de la prévisibilité, il faut aussi noter certain souci de compartimenter les figurants par classes sociales et origines ethniques et de prêter à chacun les comportements de sa caste. Ainsi James «en vrai gentleman [...] gardait ses émotions et ses réactions pour lui» (p. 199). On croise de plus en cours de roman «de bons gars de l'Oklahoma ou du Nebraska⁴» (p. 258), une tenancière



Michel Solomon Photo: Athé

française à Nairobi, un Soudanais géant affecté au service à table (p. 292), une Italienne qui «chantait si merveilleusement» (p. 307), Georgina la courtisane noire au corps félin et aux baumes aphrodisiaques suspects (p. 211-227).

Moins attendue toutefois est la lecture qui est faite de la position ambiguë de la Roumanie pendant le conflit. Les renversements d'alliance et les tensions intérieures auraient été mal rendues par une prise de position univoque. Bien sûr, puisque les personnages vivent l'exil, ils affichent des sentiments nationalistes et des positions anti-fascistes. Mais jamais ou presque («Le peuple roumain est l'un des plus doués, des plus artistes qui soient, il est sensible et spirituel. Mais s'ils cèdent à une propagande haineuse, mes compatriotes peuvent se transformer en brutes et commettre des crimes atroces.» — p. 36) cela n'est-il traduit en termes folkloriques ou même réducteurs comme cela m'a semblé être le cas dans la présentation de ceux que j'ai appelés les *figurants*. Surtout, Michel Solomon ne s'est pas cru obligé de franchir les limites chronologiques dans lesquelles tient l'intrigue pour explorer le contexte de l'après-guerre. Il sait fort bien qu'il s'agit là d'une matière pour d'autres livres qu'il a d'ailleurs déjà écrits et qu'il a eu la sagesse de ne pas réécrire ici.

De la même façon, il fait alterner anglophilie et rancoeur à l'endroit de la Grande-Bretagne en rappelant que les camps, qu'on les dise «de réfugiés» ou «de concentration» n'ont pas été une exclusivité allemande. Les Roumains de

l'exil ont vécu avec détresse cette vie de camp sous des climats difficiles, avec d'autant plus d'accablement qu'ils étaient venus joindre les rangs de l'armée anglaise pour combattre les forces fascistes alors au pouvoir dans leur pays.

Cet équilibre est rendu possible par le procédé de narration parallèle auquel Michel Solomon a recours. De cette façon, les personnages d'Émilía, Victor et Titu, confrontés à des situations et contextes différents, se développent isolément, cela aux plans idéologique et dramatique. Sur ce dernier point, le parallélisme (qui en narration dément les lois euclidiennes puisque les segments finissent la plupart du temps par se rencontrer) crée des vecteurs dynamiques. En effet, tout favorise dans la structure même du roman, comme dans les affinités particulières des personnages, la recherche constante des protagonistes l'un pour l'autre (Victor étant le véritable centre à cet égard). Les absences et retrouvailles établissent le rythme du récit mais selon des modalités dramatiques marquées par la surenchère. Je ne crois pas que ce soit là la façon la plus intéressante de construire des destinées dans un roman⁵. □

1. Dans ce champ thématique, il faut remarquer la profusion des récits d'évasion des camps de la mort et le déplacement du front que la Deuxième Guerre a provoquée. Il y a quarante ans on s'évadait d'Auschwitz (un éditeur y a même consacré un «livre-souvenir», sorte d'album de famille macabre). On s'évade maintenant des goullags, on fait le mur à Berlin.
2. Michel SOLOMON. *L'Étrange Destin D'Émilía*. Montréal, Québec/Amérique, 1984, 329 p. L'auteur avait précédemment publié *Magadan, l'enfer de la Sibérie, le Struma, Mon Calvaire roumain et Éden retrouvé*.
3. À la limite, la seule mention d'Émilía comme titre d'un roman implique qu'il y sera question du destin d'une femme même si on devait la cantonner à des événements banals, disons routiniers comme taper à la machine. D'ailleurs, la plus grande cruauté du destin n'est-elle pas de nous confiner pour la plupart à la plus stricte banalité?
4. À comparer avec les Okies de Jack Kerouac.
5. Il faut mentionner que le travail de l'éditeur est en-dessous de ses normes habituelles. De plus, la couverture ne me semble pas particulièrement réussie: faute d'avoir pu représenter la belle rousse aux yeux verts (comme on décrit Émilía dans le roman), on a choisi un lettrage rouge et un fond de scène vert derrière la jeune femme aux yeux bruns.